LA MORT

DE

ROBESPIERRE,

TRAGÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

A LYON,

DE L'IMPRIMERIE DE J. L. MAILLET,
place du Plâtre, maison Tolozan.

L'AN IV.

PERSONNAGES.

ROBESPIERRE.

COUTHON, ami de Robespierre.

BARRAS, TALLIEN, } Sénateurs accusés par Robespierre.

CARNOT, BARÈRE, } Membres du Comité de Salut Public.

LE GENDRE, SÉNATEUR.

FOULE DE SÉNATEURS.

La Scène est à Paris.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

LA MORT DE ROBESPIERRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARRAS, TALLIEN, plusieurs SÉNATEURS.

TALLIEN.

COLLÈGUES vertueux, destructeurs des tyrans,
Vous, ennemis jurés des rois et des brigands ;
Vous, que les triumvirs, rassasiés de crimes,
Oublierent sans doute en comptant leurs victimes,
Jusqu'à quand verrez-vous des hordes d'assassins
Se baigner dans le sang de vos concitoyens,
Et comblant à la fois le délire et la rage,
Changer la république en un champ de carnage ?
N'êtes vous pas enfin révoltés des horreurs
De ce règne odieux de vils agitateurs,
Et la France, oubliant ses hautes destinées,
Perdroit-elle en un jour le fruit de cinq années ?
Quoi ! nous aurions brisé le sceptre des Capets,
Et dans leur sang impur effacé leurs forfaits,
A tous les rois ligués nous aurions fait la guerre ;
Seuls, nous aurions lutté contre l'Europe entière ;
Et quand nos ennemis expirans sous nos coups,

Le front dans la poussière embrassent nos genoux,
Un orateur obscur, un tribun sans génie,
Assouviroit sur nous sa fureur impunie,
Et nous égorgerait comme de vils troupeaux !
Non ; dussé-je périr sous les coups des bourreaux,
Dût sur moi, sur les miens, retomber sa vengeance,
Il n'usurpera point la suprême puissance ;
Je le jure à vos yeux, sur le fer de Brutus,
Sur nos augustes lois, au nom de vos vertus.
Assez et trop long-tems, nos cœurs sans énergie,
Ont souffert les excès de la démagogie ;
Paris, aux factions en proie abandonné,
Dans ses représentans le peuple assasiné,
Le droit d'immoler tout, devenu le partage
D'un tribunal de mort, l'appui du brigandage ;
Aux massacres publics les cœurs accoutumés ;
Le vol, l'assassinat, en vertus tranformés ;
Au nom de la terreur, la brutale ignorance,
Disposant à son gré des destins de la France ;
Les monumens des arts, mutilés ou détruits ;
Nos meilleurs écrivains emprisonnés, proscrits ;
Sous un sceptre de fer la Gironde tremblante,
Les flots épouvantés de la Loire sanglante ;
Tous les départemens au carnage livrés,
Nos femmes, nos enfans, nos pères massacrés,
Tout s'élève à la fois contre la tyrannie,
Tout nous crie : il est tems de sauver la patrie.

BARRAS.

Oui, le sénat enfin doit élever sa voix,
Et peut-être aujourd'hui pour la dernière fois,
Digne encore de l'amour d'un peuple magnanime,
Il peut avec succès lutter contre le crime ;
Envain sur nos malheurs, facile à s'aveugler,
On voudrait plus long-tems se les dissimuler ;
Du haut des échaffauds le sang de l'innocence
Accuse Robespierre, et demande vengeance ;

Et nous, à qui le peuple, aux yeux de l'univers,
Un jour reprochera les maux qu'il a soufferts;
Nous, les représentans, les peres de la France,
Témoins de tant d'horreurs, nous gardons le silence!
Ah! quand nos cœurs, plus durs que ceux de nos bour-
(reaux,
Pourraient voir, sans pitié, cet empire en lambeaux,
Quand nous regretterions l'ancienne tyrannie,
Au moins, lorsqu'il y va de notre propre vie,
Au lieu d'attendre ici qu'on nous vienne égorger,
Prévenons notre perte, et jurons de venger.....

TALLIEN.

Modère, cher ami, ce transport qui t'agite,
Nous sommes dans des lieux que la terreur habite;
Pénétré, comme toi, d'une juste fureur,
Au seul nom du tyran je frissonne d'horreur:
Oui, le tems est venu des remèdes extrêmes,
Il faut sauver la France ou succomber nous mêmes,
Il le faut; mais long-tems, pour être exécuté,
Un projet si hardi veut être médité;
Voici l'heure où bientôt, rêvant de nouveaux crimes,
Il doit venir ici désigner les victimes
Dont le sang chaque jour, par ses ordres versé,
Coule aux cris furieux d'un vil peuple amassé:
Tandis que s'appuyant sur l'effroi qu'il inspire,
Il croit qu'à ses desseins le ciel même conspire;
Nous, saisissons l'instant, rassemblons nos amis,
Reveillons les Français dans leurs fers endormis,
Et repoussant sur lui la mort qu'il nous destine,
Dans l'ombre du secret conspirons sa ruine.
Bientôt les malheureux échappés à ses coups,
A la voix du sénat rangés autour de nous.....
Mais le voici, grand dieux! à cet aspect farouche
Quel horrible discours va sortir de sa bouche?

SCÈNE II.

Les mêmes; ROBESPIERRE, COUTHON, BARÈRE.

ROBESPIERRE.

ENFIN tout réussit au gré de nos souhaits,
Et la démocratie est fondée à jamais :
Des esclaves du trône un reste fanatique,
Ennemi né du peuple et de la république,
Provoquait dans nos murs, par ses cris insensés,
Le retour des tyrans que nous avons chassés,
Et le jour allait luire où leurs trames parjures
Triomphaient à nos yeux de toutes nos mesures :
Épouvanté du sort que nous gardent les rois,
Si jamais retombant sous leurs funestes lois,
Du faîte des grandeurs il nous fallait descendre,
Ayant le peuple ensemble et ma gloire à défendre,
Je grossis nos périls, j'alarmai le sénat,
Et me plaçant moi-même au timon de l'état
J'abandonnai mon cœur à toute sa vengeance,
Et des fleuves de sang inondèrent la France :
Envain nos ennemis, attachés sur mes pas,
Contre moi dans Paris armèrent mille bras;
Leur audace ne fit qu'accroître mon courage,
Et tel que l'ouragan chasse un léger nuage
La mort les balaya dans la nuit du tombeau :
Maintenant de l'état le tranquille vaisseau,
Par mes soins assidus préservé des naufrages,
Fait voile vers le port et brave les orages ;
Tandis que de mon nom, des tyrans redouté,
L'éclat au bout du monde avec gloire est porté.

BARRAS, bas.

Se peut-il qu'un mortel, l'horreur de la nature,
Du cri de ses remords étouffant le murmure,
Se fasse un noir plaisir de vanter ses forfaits,
Et trouve dans son cœur une funeste paix !

COUTHON.

Par nos soins, il est vrai, la France triomphante,
Ami, voit sa grandeur surpasser son attente,
Et tout fléchit enfin sous notre autorité :
Mais que de noirs soucis mon esprit agité
Malgré l'espoir flatteur où ton âme se fonde,
Goûte peu cette paix que tu crois si profonde !
Que je crains le repos sur un champ odieux,
Que nos mains ont rougi du sang des malheureux,
Et que mon cœur troublé par d'horribles présages
Se forme, malgré lui, de funestes images !
Envain sur la terreur mettant un frêle appui
Nous espérons régner demain comme aujourd'hui ;
Envain, tout obéit à nos ordres suprêmes ;
Haïs du peuple entier, craignons tout pour nous-mêmes,
Si, de nos propres mains brisant nos échaffauds,
Nous laissons un instant respirer nos bourreaux,
Et si dans les tourmens de nouvelles victimes
N'assurent chaque jour le succès de nos crimes.

BARRAS.

De nos crimes ? grands dieux ! à qui s'adresse-t-on ?
Non, je ne retiens plus mon indignation.
La liberté, barbare, est-elle une furie ?
Est-ce là cet amour qu'on doit à la patrie ?
N'avons nous renversé le trône des Capets
Que pour faire oublier leur joug par nos forfaits ?
Comme toi, dès long-tems, le poids de l'esclavage
Contre la tyrannie enflamma mon courage ;
Comme toi, dès long-tems, j'ai les rois en horreur :
Mais, plus je hais les rois, moins j'aime la terreur ;
Dans la main des tyrans cette arme nécessaire
Peut bien forcer, un tems, tout un peuple à se taire,
A dévorer ses maux dans un stupide effroi ;
A bénir son despote, à lui jurer sa foi ;
Mais enfin, tôt ou tard, il reprend son courage,
Il sort avec éclat d'un pénible esclavage ;

Il devient tout à coup furieux, inhumain,
Et plus il fut soumis, moins il connaît de frein :
J'ignore les malheurs que ce discours m'apprête ;
Mais dût ici la foudre éclater sur ma tête,
Je ne souffrirai pas qu'un régime odieux
Nous déshonore un jour chez nos derniers neveux,
Et qu'on dise : Un barbare ensanglanta la France,
Barras fut son collègue et garda le silence.

ROBESPIERRE.

Depuis long-tems séduit pas de fausses raisons,
Ingrat, je repoussais de trop justes soupçons,
Et semblais me complaire à te trouver fidèle :
Mais enfin, malgré toi, ta noirceur se décèle :
J'apperçois, à travers ce langage affecté,
L'ambition qui parle, et non l'humanité.
Tu vois d'un œil chagrin ma puissance établie ;
L'éclat qui m'environne aigrit ta jalousie ;
Tu courrais te jeter entre les bras d'un roi
Plutôt que de ployer et de régner sous moi :
Mais qu'importe après tout que Barras applaudisse
Aux mesures qu'ordonne une prompte justice ?
Que m'importent ses cris désormais superflus ?
Mon oreille demain ne les entendra plus :
Je ne m'explique pas ; mais qui m'ose déplaire,
Doit prévoir son destin s'il connaît Robespierre.

BARRAS.

Oui, je sais tes fureurs, et je prévois mon sort :
Je sais que te braver c'est courir à la mort ;
Je sais que tout ici tremble sous ta puissance ;
Mais prends garde, en poussant trop loin la violence,
Que l'orage sanglant prêt à fondre sur moi
Détourné dans son cours ne retombe sur toi :
Prends garde : bien souvent au sommet de sa roue
Du plus heureux mortel la fortune se joue.

SCÈNE III.

ROBESPIERRE, COUTHON, BARÈRE, TALLIEN; Plusieurs SÉNATEURS.

ROBESPIERRE, bas.

QUELS regards en partant il a lancé sur moi !
Dans quel trouble il me laisse, et quel est mon effroi.
Ah ! pourquoi ne lui puis-je arracher qu'une vie ?

haut.

Sénateurs, vous voyez jusqu'où va sa furie ;
Vous voyez les excès de sa témérité :
Il faut de la vengeance à mon cœur irrité ;
J'écris aux tribunaux de hâter son supplice ;
Signez ces deux mots.

TALLIEN.

Moi ! que je sois le complice
Des lâches cruautés d'un tyran soupçonneux !
Que je signe la mort d'un ami vertueux !
Que je t'imite enfin ! as-tu bien pu le croire ?
Barbare ! l'échaffaud est le champ de sa gloire,
Et j'y cours partager la palme d'un héros.

ROBESPIERRE.

Cours lâche, c'est du sang de plus pour nos bourreaux.

SCÈNE IV.

ROBESPIERRE, COUTHON, BARÈRE.

ROBESPIERRE.

AINSI donc on me brave, et mon faible courage
Attend pour éclater quelque nouvel outrage !
Je balance à punir le plus noir des forfaits !
Allons, et de leur mort ordonnant les apprêts,
Par un prompt châtiment arrêtons l'insolence
De quiconque oserait embrasser leur défense :
Le tems presse, courons, avançons les instans ;
Dans une heure, peut-être, il ne serait plus tems.

SCÈNE V.

BARÈRE, seul.

DIEU ! qui lis en mon cœur ma honte et ma faiblesse,
Dois-je céder au cri du remords qui me presse ?
Dois-je affronter la mort pour sauver mon pays ?
Ou bien de la prudence écoutant les avis,
Dois-je me ménager un port après l'orage ?
Hélas ! de la vertu je n'ai point le courage,
Et mon cœur indécis qu'entraîne la terreur,
Penche vers un parti qui le glace d'horreur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARRAS, TALLIEN.

BARRAS.

Les vents sont déchaînés ; déja la foudre gronde,
Chèr collègue, et ce jour gros des destins du monde,
Est le terme fatal dans le doute attendu
Qui doit voir triompher le crime ou la vertu,
Suivant que le sénat ferme ou pusillanime
Saura se prononcer pour ou contre le crime.

TALLIEN.

Quoi ! tu crains, cher Barras, qu'approuvant nos bour-
Il n'applaudisse encor à des forfaits nouveaux ! (reaux
Que tu le connais mal ! libre de ses entraves,
Ce n'est plus un troupeau de stupides esclaves
Qu'un brigand gouvernait au gré de ses fureurs,
Et le ciel en pitié regarde nos malheurs.
Tandis que Robespierre, et ses dignes ministres
Repaissant leur orgueil d'espérances sinistres,
Se flattent d'obtenir un triomphe odieux ;
D'un sénat mutilé les restes généreux
Unissant leurs efforts contre la tyrannie,
Jurent de nous défendre au péril de leur vie.
Tout s'apprête, et j'espère, avant la fin du jour
Que nos accusateurs trembleront à leur tour.

BARRAS.

Hélas ! comment penser que la triste innocence
Trouve des défenseurs contre la violence
D'un tigre furieux à sa proie acharné,
Et que rien ne fléchit quand il est déchaîné ;

Non, non, cher Tallien, notre perte est certaine ;
Tu nourris dans ton sein une espérance vaine ;
La Commune, Henriot, les Juges, sont vendus :
La liberté succombe, et nous sommes perdus.
Je le sens à l'horreur dont mon âme est saisie ;
Mais au moins, en mourant, je leur vendrai ma vie,
J'évoquerai du fond de leurs tombeaux sacrés
L'ombre de nos amis en foule massacrés ;
Je dirai les desseins d'un tribun sanguinaire ;
J'oserai le premier accuser Robespierre ;
Et si mon dévoûment n'électrise les cœurs,
S'il n'ouvre enfin les yeux de tous les sénateurs ;
Si le crime remporte une indigne victoire,
Alors, prenant sur moi tout le soin de ma gloire,
Et dans un beau trépas cherchant un noble appui,
Je cours l'assassiner et je meurs après lui.

SCÈNE II.

Les mêmes ; CARNOT, un grand nombre de SÉNATEURS.

CARNOT.

AMIS, un coup d'éclat aujourd'hui se prépare ;
Contre vos délateurs le sénat se déclare :
Voyez de tous côtés ces amis généreux,
Qui s'enviennent en foule, à la face des cieux,
Vous prêter le serment d'écraser Robespierre.
Ce lion déchaîné contre la France entière
Qui, dans le fol espoir d'un insolent orgueil,
Se flatte qu'à sa voix descendant au cercueil,
Et vous-même courant au-devant du supplice,
Vous allez de sa gloire assurer l'édifice :
Il approche suivi du cortège nombreux
Des cruels partisans de son régime affreux ;
Monstres qui satisfaits, pourvu que le sang coule,
Autour des échaffauds qu'ils assiègent en foule,

Poursuivent, sans égards, par leurs cris furieux,
Et l'ennemi des lois, et l'homme vertueux;
Et qui, s'il arrivait que le tyran lui-même
Précipité du haut de sa grandeur suprême,
Demain publiquement fut conduit à la mort,
Applaudiraient, peut-être à l'horreur de son sort.
Mais nous n'en sommes plus à ces tems d'infamies
Où des hommes sans mœurs et des femmes-furies
Par d'affreux hurlemens maîtrisant le sénat,
Le forçaient de souscrire aux malheurs de l'état;
Et le gouvernement entre des mains plus sages
Bientôt dédaignera de si honteux suffrages.
Oui, nous abjurerions plutôt la liberté,
Que de courber encor sous ce joug détesté.
Mais voici Robespierre, une joie infernale
Décèle à tous les yeux sa fureur cannibale;
Il se flatte déja d'un horrible succès;
Mais le sénat l'attend et ses juges sont prêts.

SCÈNE III.

TALLIEN, BARRAS, CARNOT, ROBESPIERRE, COUTHON, LEGENDRE, SÉNATEURS.

ROBESPIERRE.

Lorsque tout l'univers, avec des yeux d'envie,
Nous voit seuls au milieu de l'Europe asservie,
Asseoir la liberté sur l'amour des vertus,
Français, par quel destin des hommes corrompus,
Qu'irrite le bonheur d'un peuple magnanime,
Combattent-ils encore pour la cause du crime?
Hélas! faudra-t-il donc, après tant de rigueurs,
Toujours verser du sang, toujours forcer les cœurs!
Et le gouvernement fatigué de vengeance
Ne pourra-t-il jamais essayer l'indulgence:
Ne verrons nous jamais la douce humanité
Régner sur cet empire avec la liberté?

Non, tant que parmi nous des traîtres, des rebelles
Oseront conspirer contre nos lois nouvelles,
Et tant que la terreur du haut des échaffauds
N'aura fait dans le germe avorter leurs complots.
Ce n'est pas qu'insensible au cri de la nature,
Je ne sente en mon sein la pitié qui murmure,
A l'instant que forcé par des raisons d'état,
Je viens poursuivre encor deux membres du sénat.
Combien j'ai balancé flottant sur l'équilibre !
Mais enfin le serment que j'ai fait d'être libre,
Et l'aspect d'un péril, dont je sais la moitié,
Ont étouffé la voix d'une juste pitié.
Oui, peuple, on t'assassine, on trahit la patrie ;
Deux hommes qui long-tems avec moi l'on servie,
Qui long-tems ont lutté contre tes oppresseurs,
Deux athlètes fameux parmi tes défenseurs,
Carnot et Tallien sont les chefs invisibles
D'un complot dont je tiens les fils imperceptibles.
L'or, la soif des grandeurs, l'orgueil les ont perdus ;
C'est par eux qu'à l'Anglais nos secrets sont vendus :
Ce sont eux qui semant des doctrines perverses,
Et tous les jours tramant, sous des formes diverses,
Accusent le sénat, blâment votre rigueur,
Et sont las, disent-ils, de sang et de terreur.
Partisans éhontés des plus lâches maximes,
Il faudrait, suivant eux oublier tous les crimes,
Transiger sans courage avec nos ennemis,
Et les laisser en paix immoler leur pays.
S'agit-il de presser le cours de la justice,
D'exiger, pour l'état, le moindre sacrifice,
De couvrir notre honneur au prix d'un peu de sang,
Rien alors n'est égal à leur emportement ;
Pitt n'est pas plus fougueux, Cobourg plus téméraire :
Je suis, à les entendre, un tyran sanguinaire,
Un lion furieux prêt à tout égorger,
Un monstre dont sur l'heure il faudrait se venger.
Je ne vous dirais pas toute leur perfidie ;
Mais, sénat, si jamais la France fut trahie,

Si jamais la terreur put sauver un état,
C'est sur-tout aujourd'hui qu'il faut un coup d'éclat :
Les intérêts du peuple, et nos jours en dépendent ;
Déja remplis d'espoir, nos amis qui m'entendent
Applaudissant aux coups qui vont nous signaler,
N'attendent que l'instant où le sang va couler.

CARNOT.

Du sang ! toujours du sang ! barbare, en veux-tu boire ?
Peuple, réveille-toi ! sénat reprends ta gloire !
Et toi, tremble tyran, ton dernier jour a lui.

LE GÉNDRE.

Oui, le règne du crime a cessé d'aujourd'hui :
Nous n'écouterons plus une servile crainte.
Et l'ange de la mort, planant sur cette enceinte,
Envain tiendrait sur nous son glaive suspendu,
Le sénat tout entier a repris sa vertu,
Il est prêt à frapper.

ROBESPIERRE.

Qu'entends-je ! ô infâmie !
Des traîtres parmi nous servent la tyrannie ;
Je les nomme, et quelqu'un ose parler pour eux !
On me brave, et c'est moi qui suis un factieux !
Moi peuple, un factieux ! moi dont toute la vie
Est un long sacrifice offert à la patrie :
Moi, l'effroi des tyrans, l'espoir des malheureux !
Moi, qui n'aspire enfin qu'à combler tous tes vœux !
Ah perfides, envain vous croyez me confondre :
Ce peuple, qui m'entend, est là pour vous répondre,
Il me connaît, il sait que je suis son appui :
Qui de vous osera m'accuser devant lui ?

TALLIEN.

Moi ! Malgré les soupçons qui planent sur ma tête,
Malgré le sort cruel que ta rage m'apprête,
Affrontant la mort même, où tu crois m'envoyer,
Je viendrai hardiment devant ce peuple entier,

Devant toi, dérouler le volume effroyable
Des crimes inouis de ton règne exécrable,
Je viendrai, par ta haine assez justifié,
Du poids de tes forfaits t'accabler sans pitié.

(*) Rappelle-toi ces jours d'odieuse mémoire,
Jours affreux qu'il faudrait rayer de notre histoire,
Lorsque de toutes parts des brigands furieux
Conduits par des brigands, plus sanguinaires qu'eux,
Forcèrent des prisons les augustes barrières,
Noyèrent dans leur sang des familles entières,
De cadavres épars jonchèrent nos cités,
Et sur des fers sanglans en triomphe portés
Des plus fameux proscrits promenèrent les têtes.
C'est-toi qui présidais à ces barbares fêtes;
C'est-toi, qui du carnage invisible moteur,
Rassasiant tes yeux de ces scènes d'horreur,
Dirigeant les poignards, désignant les victimes,
Sans oser les commettre, ordonnais tous les crimes.
Danton, ministre alors, secondant tes desseins,
Des trésors de l'état payait les assassins,
Et tout Paris a vu, dans ces jours exécrables,
Les bras nus et sanglans, des hommes effroyables,
Venir à la Commune avec d'horribles cris,
Chercher de leurs forfaits le détestable prix;
Bientôt, d'un assassin tourment trop ordinaire,
Ce sang versé par flots, ne put te satisfaire,
Il en fallut encor à ton cœur altéré
Que tu pusses répandre avec un fer sacré;
Des juges inhumains, des tribunaux féroces,
Instrumens meurtriers de tes projets atroces,
Malgré tout ce qu'alors il siégeait au sénat
D'ennemis du désordre et de l'assassinat,
Couvrirent en un jour tous les points de la France,
Et rien n'arrêta plus le cours de ta vengeance.
Le riche bienfaisant, l'artisan inconnu,
Les crédits, les talents, et sur-tout la vertu.

(*) Les massacres du deux Septembre.

Tout

Tout fut persécuté : nos camps même tremblèrent :
Des bastilles sans nombre à ta voix s'élevèrent,
Une seule autrefois nous faisait murmurer,
La France en fut couverte, et n'osa soupirer.
Elle souffrit qu'un monstre ardent à tout détruire,
Promenât la terreur sur tout ce vaste empire,
Etouffât le commerce, anéantît les arts,
Moissonnât pêle mêle, enfans, femmes, vieillards;
De nos fleuves grossis ensanglantât les ondes,
Soulevât contre nous les peuples des deux mondes,
Et changeât tout-à-coup en un désert affreux,
Ce pays, autrefois les délices des cieux.
O vous, qui révoltés de tant de barbarie,
Tentâtes, mais envain, de sauver la patrie;
Vous dont les noms chéris, à jamais glorieux,
Passeront d'âge en âge à nos derniers neveux :
Gensonné, Condorcet, généreuses victimes,
Et toi, tendre Vergniaud, dont les discours sublimes,
Forçant à la pitié tes juges inhumains,
Firent tomber le fer de leurs sanglantes mains;
Sortez de vos tombeaux, venez, et par ma bouche
Redites-nous comment un dictateur farouche,
Sans obstacle à nos yeux décimant le sénat,
Parvint à consommer le dernier attentat.
Je crois le voir encore du haut de la tribune,
Seul tranquille au milieu de la terreur commune,
Marquer du bout du doigt sur ces bancs consternés
Ceux de nous qu'à la mort il avoit destinés :
De ses vils partisans la salle était remplie,
Vergniaud veut se défendre : ô honte! ô barbarie!
Leur cœur innaccessible au moindre sentiment,
S'obstine avec fureur à demander son sang,
Et vingt-deux sénateurs, la gloire de la France,
Au glaive des licteurs, livrés sans résistance,
Fiers cependant d'un sort qu'ils n'ont pas mérité,
Meurent en bénissant encore la liberté.
Je me fatiguerais à vous dire la suite
Des malheurs qu'entraîna cette affreuse conduite;

La fureur des partis, le choc des passions,
Partagèrent la France en mille factions;
Le Jura sur Paris prêt à venger sa honte,
Du sang de ses amis osa demander compte;
D'innombrables guerriers s'élancent de son sein;
Un roi ne leur met pas les armes à la main;
Non, les fils du Jura dont les saintes cohortes,
Les premieres du Louvre enfoncèrent les portes,
Républicains déja pendant la royauté,
Ne s'armèrent jamais que pour la liberté:
Ils marchent pour punir un tribun sanguinaire,
Pour venger le sénat, pour affranchir la terre.
Bientôt de vingt cités leur exemple est suivi:
L'étincelle s'étend du nord jusqu'au midi,
Et le feu dévorant des guerres intestines
Menace d'engloutir l'état sous ses ruines.
Mais pourquoi retracer ces odieux tableaux?
Empêchons seulement des massacres nouveaux:
A l'instant où je parle, ô douloureuse idée!
Du sang de ses enfans Marseille est inondée;
La Gironde est en feu; Lyon anéanti,
Et d'un crêpe sanglant tout Paris investi,
Théâtre malheureux d'indignes funérailles
Semble un champ de carnage après mille batailles.
Encor si l'Autrichien dans nos murs introduit,
Par l'effet des malheurs que la guerre produit,
Eut seul livré la France aux horreurs du carnage;
Il n'est aucun de nous, s'il a quelque courage,
Qui pour la liberté refusant de souffrir,
N'eût pour elle, au besoin, fait gloire de mourir:
Mais qu'au trône des rois se frayant une route,
Un monstre, ivre de sang, le verse goutte à goutte;
Que les amis du peuple, à nos yeux égorgés,
Sans forme de procès, sans être interrogés,
Au nom sacré des lois soient traînés au supplice;
Que le comble du crime ait l'air de la justice,
C'est ce qui doit d'horreur pénétrer tout Français,
C'est ce que le sénat ne souffrira jamais:

Plusieurs voix :

Non, non, plutôt vingt fois périr tous sur nos siéges.

ROBESPIERRE.

Qu'entends-je ! ô coup de foudre ! ô sermens sacrilèges !
Quoi ! les conspirateurs qu'enhardit ma bonté,
D'un succès criminel se seraient-ils flatté ?
Voit-on avec plaisir une trame si noire ?
Veut-on me perdre enfin ? je ne saurais le croire ;
Cependant, quoiqu'on pût s'en rapporter à moi,
Et qu'on risquât peut-être à douter de ma foi,
Renonçant à des droits que je pourrais prétendre,
Je veux bien m'abaisser jusques à me défendre ;
Mais malheur à quiconque irritant mes fureurs....

CARNOT.

Malheur traître, à toi-même, à tes lâches flatteurs,
A tous ceux qui voudraient perpétuer en France,
D'un tyran tel que toi, l'odieuse puissance.

ROBESPIERRE, bas.

Dieu ! toute ma grandeur s'éclipse devant moi !
Je vois s'ouvrir l'abîme et recule d'effroi !

haut.

Peuple, et vous sénateurs, daignez au moins m'entendre.
On m'accuse, je dois et je veux me défendre ;
Cette tâche sans doute est facile à remplir ;
Mais avec tant d'audace on cherche à m'avilir ;
Des coups qu'on m'a portés l'atteinte est si profonde,
Que ce jour tout entier avant que je réponde,
Est le moindre délai qu'on me puisse accorder ;
Ce délai, sénateurs, puis-je le demander,
Ou bien, ce qu'on accorde aux plus vils scélérats,
Serai-je ici le seul qui ne l'obtiendrais pas?

BARRAS.

J'ignore le parti que le sénat va prendre ;
Mais songez, mes amis, quoiqu'on ose prétendre,

Qu'une heure bien souvent, en de perfides mains,
Des plus puissans états a changé les destins.

COUTHON.

C'en est trop, et je cède au transport qui m'agite.
Perfides, voilà donc les projets qu'on médite !
On voudrait avilir, écraser à nos yeux,
Un homme, la terreur de tous les factieux :
On voudrait par sa mort préluder à la nôtre ;
Son joug est trop austere, on en voudrait un autre :
On voudrait un monarque : ô vous qui m'écoutez,
Fiers ennemis des rois, montagnards indomptés,
Levez-vous, écrasez ce vil troupeau d'esclaves ;
Délivrez le sénat des indignes entraves,
Où les lâches fauteurs de la cause des rois
Voudraient nous retenir une seconde fois.

ROBESPIERRE.

Laisses, laisses Couthon, la menace et l'injure :
La loi parle, il suffit, j'obéis sans murmure ;
Que plutôt à l'instant le jour me soit ravi,
Que de voir pour moi seul le sénat désuni !

TALLIEN.

Perfide, maintenant tu fais le magnanime :
Vas, cesses d'affecter ce langage sublime :
Cesses de déguiser ta honte et ton effroi :
Tes remords sur ton front se peignent malgré toi :
Tu te sens écrasé de ta bassesse extrême ;
Tu n'oses plus tourner tes regards sur toi-même :
Ne crains pas, cependant, quelques soient tes forfaits,
Qu'en voulant te punir, nous t'imitions jamais ;
Demain en liberté tu pourras te défendre ;
Le sénat indulgent veut bien encor t'entendre ;
Il veut voir de quel front, et sous quelles couleurs
Tu sauras à ses yeux déguiser tes fureurs.

SCÈNE IV.

ROBESPIERRE, COUTHON.

ROBESPIERRE.

J'étouffe, cher Couthon, de dépit et de rage ;
Je ne respire plus que vengeance et carnage ;
Il s'élève en mon sein des mouvemens d'horreur :
Je ne sais où pourrait m'entraîner ma fureur.
Des hommes que j'ai vus tremblans en ma présence,
Les premiers à défendre, à bénir ma puissance ;
Que je méprisais trop pour daigner m'en venger ;
Ces hommes aujourd'hui m'oseraient outrager !
Moi, qui vingt fois d'un mot ai pu trancher leur vie ;
Moi, qui n'ai pardonné qu'à leur ignominie ;
Moi qui, quand je voudrai, puis encor les punir ;
Eux long-tems mes flatteurs, eux faits pour m'obéir.
Ah ! ce funeste effet d'une pitié frivole,
Si je puis l'emporter, me servira d'école !
Malheur, malheur alors à tous mes ennemis !
Vas, ils ne savent pas encore ce que je puis :
Ils ne connaissent pas la fureur qui m'enflamme ;
Ecoute, cher Couthon, je vais t'ouvrir mon ame,
Je vais te confier mes plus profonds secrets.
Tu sais, aux premiers jours où le peuple français,
Las du faste des rois et de l'orgueil des prêtres,
S'affranchît tout-à-coup du joug de ses ancêtres ;
Tu sais de quelle ardeur combattant pour ses droits,
J'affectai devant lui de haine pour les rois ;
Tu sais comment depuis, par des lois sanguinaires,
J'arrêtai les efforts des factions contraires ;
C'est moi qui de Capet ordonnai le trépas ;
C'est moi qui dans son sang lavai ses attentats ;
Et nul jusqu'aujourd'hui, ni toi-même peut-être,
N'eût pensé que mon cœur soupirât pour un maître ;

J'en voulais un pourtant, mais digne d'être roi,
Digne des vœux du peuple, un enfin tel que moi.

COUTHON.

Qui ? toi ! tu ravirais à ce peuple qui t'aime,
Et cette liberté que tu fondas toi-même,
Et ces droits immortels qui s'en vont désormais
Elever jusqu'aux cieux l'honneur du nom français !
Le destructeur des rois siégerait à leur place !

ROBESPIERRE.

Dans mon cœur irrité tu sais ce qui se passe,
Cher Couthon, laisses-là des discours superflus ;
Vois tes périls, les miens, et ne m'interromps plus.
Si, par de-là les mers, libre d'inquiétude,
Je pouvais dans la nuit de quelque solitude,
Cacher à tous les yeux ma honte et mon effroi,
Je ne prétendrais pas au vain titre de roi ;
Et méprisant la haine ou l'amour du vulgaire,
Je vivrais trop heureux, étranger sur la terre ;
Mais dans mon triste état, envié, détesté,
Si je ne suis tyran, je suis persécuté ;
Mes ennemis sont là, qui tressaillent de joie,
Prêts au premier signal à dévorer leur proie ;
Simple particulier, je tombe sous leurs coups ;
Dictateur, je les vois embrassant mes genoux :
En un mot, je chancelle entre deux précipices ;
Le trône d'un côté, de l'autre les supplices ;
Et c'est à toi de voir lequel je dois choisir :
De vaincre ou de céder, de vivre ou de mourir.

COUTHON.

Puisqu'entre deux écueils il faut que tu choisisses ;
Puisqu'avec ton ami dépouillant l'artifice,
Tu veux bien m'avouer le généreux dessein
Qu'un dépit magnanime a fait naître en ton sein,
Quelqu'horreur que j'éprouve à relever le trône,
Mon cœur à tes desseins tout entier s'abandonne ;
Je puis tout entreprendre, et tu n'as qu'à parler.....

ROBESPIERRE.

Hé bien, c'est aujourd'hui qu'il faut nous signaler ;
Qu'il faut livrer sans frein nos cœurs à la vengeance,
Qu'il faut qu'un dernier crime épouvante la France,
Et que ce crime affreux, mémorable à jamais,
Fasse un jour oublier tous mes autres forfaits :
Je ne sais jusqu'ici quelle pitié funeste
M'a fait soustraire au glaive un misérable reste
De sénateurs obscurs contre moi déclarés,
Vil troupeau dont les chefs à l'échafaud livrés
Avaient pour quelque tems étouffé les murmures.
Moi-même, je me suis attiré ces injures,
Inévitable effet d'un châtiment trop doux ;
Il fallait à-la-fois les exterminer tous :
Il fallait qu'un seul coup en éteignit la race ;
Mais enfin je suis las de souffrir leur audace ;
Je veux qu'aujourd'hui même, à mes yeux égorgé,
Cet indigne sénat dans son sang soit plongé :
Vas, cours, préviens le peuple, empare-toi des groupes ;
Gagne les généraux, sonde l'esprit des troupes,
Fais sonner le tocsin, crie à la trahison,
Propage enfin le trouble et la confusion,
Tandis qu'à la Commune achevant ton ouvrage,
Moi, je vais par l'attrait du meurtre et du pillage,
Entraîner sur mes pas ces flots tumultueux
D'assassins stipendiés, d'anarchistes fougueux,
Ministres toujours prêts de toutes mes furies ;
Jamais on n'aura vu de telles barbaries :
D'armes et de soldats tout-à-coup entouré,
Ce palais à la flamme, au fer sera livré,
Et sur le même autel, offerts en hécatombe,
Sept cents représentans descendront dans la tombe :
Alors, je saisirai les rênes de l'état ;
Je m'emparerai seul des pouvoirs du sénat :
Moi-même sur mon front je mettrai la couronne ;
Au milieu des tombeaux j'éleverai mon trône ;

La terreur et la mort marcheront devant moi,
Et les départemens reconnoîtront leur roi.

COUTHON.

Mais qui t'assurera, quand ce peuple volage,
A tes prétentions donnerait son suffrage,
Que les amis des loix, ces modernes Brutus.....

ROBESPIERRE.

Vas, vas, depuis long-tems les Romains ne sont plus:
Ces fiers républicains, ces esprits indociles,
Peut-être à subjuguer seront les plus faciles,
Et quoique leur orgueil affecte de hauteur,
Les premiers fléchiront devant un dictateur.
Mais pourquoi nous former ces obstacles frivoles?
Pourquoi perdre le tems en de vaines paroles?
Allons, précipitons les instans du combat;
Demain, il faut qu'on cherche où siégeait le sénat.

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

BARRAS, TALLIEN.

BARRAS.

Tel qu'aux jours ténébreux des plus sanglans orages
L'horizon politique est chargé de nuages,
Et des vents déchaînés les sourds mugissemens
Font tressaillir mon cœur de noirs pressentimens.
Je sais que du sénat la prévoyance active
Aux moindres mouvemens jour et nuit attentive,
Et sur la liberté les yeux toujours ouverts,
S'apprête à déjouer les complots des pervers;
Mais d'un trouble secret je ne puis me défendre;
Un feu séditieux, échauffé sous la cendre,
Et d'autant plus ardent qu'il est moins dilaté,
S'irrite sous l'obstacle à sa rage apporté,
Et menace l'état des plus soudains ravages.
O mon ami, la France après tant de naufrages
Touche peut-être encor à des écueils nouveaux:
Un silence semblable à la paix des tombeaux,
Une muette horreur, l'air sombre des visages,
Tout m'accable à-la-fois de sinistres présages;
Robespierre, il est vrai, devant nous entendu,
Demain publiquement doit être confondu;
Mais qu'une heure laissée à ce tigre en furie
Pourra coûter encor de pleurs à la patrie!
De la fange élevé jusqu'aux premiers honneurs,
Cet insecte superbe, affamé de grandeurs,
Assassin sans courage, orateur sans génie,
Jamais n'a soupiré que pour la tyrannie;
Vil flagorneur du peuple, il a donné sa voix
A tous les scélérats poursuivis par les loix,

Et d'un juste retour payant ses complaisances,
Tous aujourd'hui sont prêts à servir ses vengeances,
Je m'égare peut-être en d'injustes soupçons;
Mais il n'est point d'horreurs, de lâches trahisons,
De crimes inconnus des cannibales même,
Dont il ne fut capable en sa fureur extrême,
Sur-tout quand il saura, s'il ne règne aujourd'hui,
Que demain on l'accuse, et que c'est fait de lui.

TALLIEN.

Mais que peut contre nous la fureur téméraire
D'un barbare en horreur à la nature entiere?
D'un brigand détesté même de son parti;
D'un vil chef d'assassins, d'un tribun sans appui,
Qui, bon pour ordonner le meurtre et le pillage,
A l'orgueil des tyrans et n'a pas leur courage;
Qu'on vit, le deux Septembre, égorger aux prisons,
Et trembler, le dix Août, à l'aspect des canons;
Qui n'est à craindre enfin qu'autant qu'on le ménage,
Et qui déja commence à changer de langage
Depuis que le sénat prononcé contre lui,
Retire enfin le bras qui lui servoit d'appui:
Et qui voudrait d'ailleurs défendre encor le crime?
Jugeons mieux, mon ami, d'un peuple magnanime:
Paris n'a pas envain juré la liberté,
Et les bons citoyens sont en majorité.

BARRAS.

Je le crois: mais comment au gré d'un cannibale,
Victimes tant de fois de sa fureur brutale,
Puisqu'il restoit encore tant de bons citoyens,
Avons-nous si long-tems souscrit à ses desseins:
Nous parlons de patrie, esclaves que nous sommes!
Hélas! il faut le dire à la honte des hommes,
Le plus fier citoyen tremble devant la mort,,
Et le droit le plus saint est celui du plus fort;
Ne crois pas cependant, quel que soit ce langage,
Que rien puisse jamais étonner mon courage;

J'en ai fait le serment, et je le soutiendrai :
Les brigands périront, ou je succomberai.
Mais j'entends quelque bruit ; on entre, c'est Barère :
Dieu ! que vient faire ici l'ami de Robespierre ?

SCÈNE II.

BARRAS, TALLIEN, BARERE.

BARERE.

Non, je ne le suis plus ; son nom m'est en horreur :
Déja je haïssais un lâche délateur ;
Mais ma haine redouble et se change en furie,
Depuis que je connais toute sa barbarie.

BARRAS.

Et quels crimes encor pourrait-il donc tenter ?
Quels attentats nouveaux pourrait-il méditer ?

BARERE.

Tout Paris sait enfin ce qu'il ose prétendre ;
Il veut, sur les débris de ce palais en cendre,
Sur nos corps expirans, au milieu des tombeaux,
Se faire couronner par la main des bourreaux :
Il s'en flatte et déja, pressant notre ruine,
Sa vengeance, à grands pas, vers ce but s'achemine ;
Ses ministres sont prêts, le signal est donné ;
Tout ce qui fût Français doit être assassiné ;
Et c'est sur-tout par vous que son bras se prépare
A donner dans Paris ce spectacle barbare :
Mais d'un projet si noir par mes soins averti,
Le sénat doit bientôt se rassembler ici,
Et ce jour, je l'espere, aux seuls brigands funeste,
Des ennemis du peuple écrasera le reste.

BARRAS.

Comment ! il auroit pu concevoir le projet
D'accomplir aujourd'hui cet horrible forfait !
Ou Barère a-t-il su cette affreuse nouvelle ?

BARERE.

Elle est déja publique, et ma bouche fidele,
Bien qu'un pareil récit paraisse exagéré,
Ne vous dit que des faits dont je suis assuré :
Hélas ! pouvais-je taire un complot si funeste !
Mais voici le sénat, il vous dira le reste.

SCÈNE III.

Les mêmes; CARNOT, foule de SÉNATEURS.

CARNOT.

O toi qui nous rassemble ici de toutes parts,
Toi qui nous conduisant à travers les poignards,
En protégeant nos jours a sauvé la patrie,
Achève ton ouvrage, ô sublime génie,
Noble fille du ciel, auguste liberté,
Et brise cet obstacle à ta gloire apporté !
Qu'importe des brigands la fureur et le nombre ?
Un traître, sachant feindre et conspirant dans l'ombre,
Porterait à l'état des coups plus assurés
Que tous ces assassins hautement déclarés ;
Et puisqu'avec audace annonçant sa vengeance,
Sur nous, en ennemi, Robespierre s'avance,
De quelqu'horrible espoir qu'il ait pû se flatter,
Je le tiens pour vaincu dès qu'il ose éclater :
Allons, ne craignons pas d'affronter la tempête ;
Repoussons contre lui la mort qu'il nous apprête ;
Quoiqu'il ose tenter, quel que soit son parti,
La puissance du peuple est toute entiere ici :
Ordonnons, et bientôt nos volontés suprêmes.....

TALLIEN.

Non, non, n'ordonnons pas; agissons par nous-mêmes.
Lorsque dans un état gouverné par les lois,
Un mortel parvenu jusqu'aux premiers emplois,

Dans l'éclat de sa gloire osant se méconnaître ;
Insulte à ses égaux et se prétend leur maître ;
Lorsque portant la main à la table des droits ,
Il enfreint sans respect et foule aux pieds les lois ;
Un tel monstre en horreur au peuple qu'il outrage ,
Cesse d'être homme , et tel qu'une bête sauvage ,
Se trouve en guerre ouverte avec tous les humains ,
Et chacun peut sur lui se venger par ses mains.
Fût-il roi , dictateur , eût-il un titre encore ,
Plus craint que tous ces noms que l'esclavage adore :
Ainsi Rome autrefois par la main de Brutus ,
Dans le sang de Cesar retrempa ses vertus ;
Ainsi , sous le poignard d'une jeune héroïne ,
Marat assassiné prévint notre ruine ;
Ainsi le vil brigand , révolté contre nous ,
Doit tomber sous ce fer atteint de mille coups.

BARRAS,

Réservons , mes amis , un si noble courage
Pour des dangers plus grands et pour un autre usage :
Quoi ! nous aurions recours à ces faibles moyens
Quand le sénat encor tient la foudre en ses mains ;
Quand il peut , ranimant la liberté mourante ,
Exterminer d'un mot cette ligue impuissante !
Ah ! si pour un seul jour m'abandonnant vos droits
Vous me laissiez le soin de faire agir les lois ;
Si pouvant m'emparer des rênes de l'empire ,
Rien ne faisait obstacle au zele qui m'inspire ;
Si l'espoir de combattre au moins m'était permis ,
Demain la liberté n'aurait plus d'ennemis.
J'irais , j'attaquerais cette horde barbare ,
Dont le chef insolent , bientôt à cette barre ,
Viendrait vous intimer ses ordres souverains :
Il est du fer encore et des républicains ;
Je saurais les trouver : l'horreur du brigandage ,
La liberté , l'honneur excitant mon courage ,
J'armerais tout Paris contre les scélérats ;
Soudain de tous côtés se pressant sur mes pas

Les vainqueurs du dix Août et ceux de la bastille,
Accourraient des deux bouts de cette immense ville,
Et moi-même guidant leur généreux courroux,
On verrait si mon bras, incertain dans ces coups,
Trahirait les sermens où s'engagea ma gloire,
Et si j'aurais trop tôt annoncé la victoire.

CARNOT.

Tu n'as donc pas encor délaissé tes enfans,
Auguste liberté, puisqu'en ces jours sanglans,
Des hommes généreux qu'enflamme ton génie,
Ne désespèrent pas de sauver la patrie.

S'adressant à BARRAS.

Touché du saint respect qu'inspirent tes vertus,
Le sénat t'investit de ses droits absolus,
Cher collègue, il accepte avec reconnaissance
L'offre que tu lui fais d'aller sauver la France;
Il veut qu'entre tes mains l'affreux pouvoir des rois
Au bonheur des humains serve au moins une fois.
Vas, cours, de ton sang même achète la victoire:
Mourir pour son pays, c'est vivre pour la gloire.

BARRAS sort.

SCÈNE IV.

Les mêmes.

CARNOT.

Et nous, représentans, si le destin cruel
Accomplissait l'espoir d'un moderne Cromwel;
S'il nous offrait la mort ou les fers en partage,
Jurons, de préférer la mort à l'esclavage,
Jurons par la patrie et par la liberté
De ne fléchir jamais devant la royauté.

Plusieurs voix.

Nous le jurons.

CARNOT.

Eh bien ! que le tyran s'avance ;
Qu'il vienne assassiner ce sénat sans défense,
Nous sommes préparés aux rigueurs du destin :
Mais quel bruit tout-à-coup, quel tumulte soudain,
Jette dans tous les cœurs le désordre et la crainte !
Ciel ! le bruit de plus près vient frapper cette enceinte !
Allons, restons unis, et s'il nous faut mourir,
Soyons libres du moins jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V.

Les mêmes ; LE GENDRE.

LE GENDRE.

Amis, rassurez-vous, le calme va renaître,
J'ai vu fuir les brigands et leur chef disparaître :
Rien n'a pu résister au choc impétueux
De nos fiers défenseurs précipités contre eux ;
Ainsi que dans les airs l'aigle fond sur sa proie,
Barras, noble vengeur du sénat qui l'envoie,
Tombe sur les mutins, saisit leurs étendards,
Les presse, les poursuit, les bat de toutes parts ;
Et ces hommes de sang, nourris dans le carnage,
A l'aspect du combat sans force et sans courage,
Bons pour assassiner des captifs dans leurs fers,
Devant un homme armé fuiroient jusqu'aux enfers.
Je ne veux pas entrer dans des détails plus vastes,
Mais ce jour glorieux, consacré dans nos fastes,
Si la France jamais aima la liberté,
Au rang des plus fameux sera long-tems compté.

SCÈNE VI.

Les mêmes; BARRAS, ROBESPIERRE enchaîné.

BARRAS.

Oui, le ciel par mon bras dissipant nos allarmes
D'un succès éclatant a couronné nos armes;
Je n'ai fait que paraître, et les brigands vaincus,
Quand la charge sonna, n'existaient déja plus.
Je ne viens point ici vous vanter ma victoire;
Un ennemi si faible attire peu de gloire,
Et je ne me fais pas un ridicule honneur
D'un succès remporté sur un brigand sans cœur.
Poussé par la vengeance à tenter la fortune,
Robespierre appuyé des chefs de la Commune,
Par l'attrait du pillage excitant les esprits,
Au gré de ses fureurs faisait mouvoir Paris.
Il voyait en tumulte, avec des cris sinistres,
Venir de toutes parts ses fidèles ministres,
Tous ceux qui sans aveu, sans honneur et sans foi,
Partisans tour à tour du sénat et d'un roi,
Bannis de leurs foyers, flétris par la justice,
N'avaient d'autre moyen d'échapper au supplice,
Que de perpétuer le règne des brigands:
On eût dit que Paris vomissait de ses flancs
Tout ce qu'il renfermait d'impur, de sacrilège;
Et la flamme à la main cet indigne cortège,
Du cruel Henriot attendant le signal,
Par des cris forcenés pressait l'instant fatal,
Et déja s'enivrait d'une affreuse espérance.
Au fond de leurs maisons, dans un lâche silence,
Les meilleurs citoyens voyant ces attentats
Plaignaient la république et ne la sauvaient pas:
Ils semblaient étrangers au sein de leurs familles,
Prêts à laisser périr leurs femmes et leurs filles,

Se

Se réservant le droit dans des tems plus heureux,
De punir des forfaits préparés sous leurs yeux,
Et dont-ils auraient pu nous épargner l'image ;
Ce spectacle un instant rallentit mon courage,
Mais bientôt, le danger ranimant ma vertu,
Et fort des droits sacrés dont j'étais revêtu :
« Citoyens, m'écriai-je, au nom de la patrie,
» Paraissez, armez-vous contre la tyrannie ;
» Venez défendre ici vos femmes, vos enfans,
» Reconnaissez la voix de vos représentans,
» Ou bien à la merci d'un tribun sanguinaire,
» Allez et subissez le joug de Robespierre. »
A ces mots prononcés avec quelque chaleur,
Vous les eussiez vu tous, soit honte, soit valeur,
Ou l'aspect des dangers redoublant leurs allarmes
Accourir à ma voix et demander des armes.
Bientôt un plus grand nombre imite les premiers,
Je m'avance à leur tête, et ces nouveaux guerriers,
Dont moi-même au combat je précède l'élite,
Fondent sur les mutins qui pressés, mis en fuite,
Et n'osant résister à l'effort de nos bras,
Montrent que des brigands ne sont point des soldats.
Cependant Robespierre, à la maison commune,
Voyait fuir ses amis et changer sa fortune ;
Il aurait pu, s'armant d'une noble fureur,
Se soutenir du moins à force de valeur ;
Par une belle chûte illustrer sa mémoire,
Et quelque tems encor balancer la victoire ;
Il tenait en ses mains ou sa vie ou sa mort,
Et tout lui présageait qu'il serait le plus fort :
Mais de la tyrannie, ordinaire apanage,
Jamais la cruauté s'unit-elle au courage.
J'entre, les factieux avaient tous disparu :
Je pénêtre ; ô spectacle affreux, inattendu !
Je vois le sceau royal, un sceptre, une couronne ;
Dans tout son appareil je reconnais le trône :
Robespierre devait y monter aujourd'hui ;
Couthon, Lebas, St.-Just auraient régné sous lui,

Et nous qu'eut révolté cet indigne esclavage,
La mort et l'infamie étaient notre partage.
J'allais faire pousser mes recherches plus loin,
Lorsqu'un fidèle avis vint m'épargner ce soin.
Il est un souterrain d'où soufflant les tempêtes,
Marat comptait dans l'ombre, et décimait les têtes ;
C'est-là que le tyran s'était réfugié :
J'y cours ; à mon aspect, il tombe humilié,
Et plus vil désormais que l'insecte sous l'herbe,
Je le foule à mes pieds cet ennemi superbe,
Qui naguère levant un front audacieux,
Bravait insolemment et la terre et les cieux.
Dédaignant de souiller mes mains du sang d'un lâche,
Mais d'aigrir son dépit me faisant une tâche,
Et regardant la mort comme un tourment trop doux,
Je l'entraîne, et le force à venir devant vous
Dévorer les détails d'une histoire cruelle,
Qui gravant sur son front une honte éternelle
Et dans son cœur barbare enfonçant mille traits,
Est le seul châtiment égal à ses forfaits.
Le sénat est vengé ; la liberté respire :
C'est à vous d'achever le salut de l'empire :
Voilà votre ennemi, disposez de son sort :
Tout vous obéira.

CARNOT.

Qu'on le traîne à la mort :
Licteurs, obéissez à cet ordre suprême.

ROBESPIERRE.

A vos pieds, sénateurs, permettez que moi-même
Condamnant une erreur dont mon cœur abusé
S'est déja mille fois en secret accusé,
Je vienne avec douleur....

UN SÉNATEUR,

Au supplice, au supplice,
Amis plus de pitié : que le traître périsse ;

Qu'à l'instant par la garde arraché de ces lieux
De sa présence impure il délivre nos yeux.

ROBESPIERRE.

C'en est donc fait de moi, sénateurs implacables
Et rien ne peut fléchir vos cœurs impitoyables;
Vous ne m'écoutez pas; vous détournez lez yeux :
Hé bien, recevez donc mes funestes adieux.
Apprenez des secrets que je ne veux plus taire;
Oui, je suis en effet un tyran sanguinaire;
Dans les malheurs publics j'ai mis tout mon plaisir;
Je n'ai rien épargné pour me faire haïr;
J'ai parlé de vertu, d'amour de la patrie;
J'ai vanté le bonheur d'une seconde vie;
J'ai dit, j'ai proclamé qu'il existait un Dieu;
Mais de ces dogmes saints je me faisois un jeu :
L'ame, de sa nature attachée à la terre,
Comme elle en est sortie, y rentre toute entière;
La vertu n'est qu'un mot, la liberté n'est rien :
Le ciel pour l'esclavage a fait le genre humain.
Fauteur dans tous les tems du pouvoir despotique,
Je n'ai pas cru deux jours à votre république,
Et tout mon désespoir, sur le bord du tombeau,
Est de ne l'avoir pas étouffée au berceau.
Mais sa ruine enfin n'en est pas moins certaine;
Je laisse parmi vous des semences de haine
Dont les fruits recueillis dans le crime et le sang
De la France en lambeaux épuiseront le flanc :
Justement en horreur dans les deux hémisphères,
Elle sera sujette à d'éternelles guerres;
Livrée à l'anarchie, en proie aux factions,
L'esclave et le jouet des autres nations :
L'infamie à jamais deviendra son partage.
Et de la liberté le sanglant héritage
Cultivé dans le trouble, au milieu des forfaits,
Propagera par tout l'horreur du nom français.

Robespierre est entraîné.

510

SCÈNE VII.

Les mêmes.

CARNOT.

CIEL, détourne de nous cet horrible présage !
Et que la liberté ton plus sublime ouvrage,
Elle, qui des brigands arrêta les complots ;
Elle, dans tous les tems la mère des héros,
Ne soit pas pour la France une source de crimes ;
Qu'elle sauve aujourd'hui d'innombrables victimes,
Et qu'enfin les cachots, à l'innocence ouverts,
Nous rendent nos amis oubliés dans les fers.
Le jour qui d'un tel monstre a vu tomber la tête,
Pour quiconque est Français doit-être un jour de fête ;
Hé bien ! en est-ce fait ? le traître est-il puni ?

SCÈNE VIII, et dernière.

Les mêmes ; un SÉNATEUR.

UN SÉNATEUR.

Oui, le sénat triomphe, et n'a plus d'ennemi.
Je l'ai vu, dans l'excès de sa fureur extrême,
Maudissant ses amis, se détestant lui-même,
Et jusqu'au dernier soufle espérant du secours,
Finir en blasphêmant ses détestables jours ;
Le peuple avec plaisir contemplait son supplice,
Et déja se flattait d'un destin plus propice.

CARNOT.

Puisse cette leçon, mémorable à jamais,
Prouver qu'en renversant le trône des Capets,
Les Français révoltés d'un honteux esclavage,
Détestaient plus encore le meurtre et le pillage,
Et que la sainte horreur qu'ils ont pour les tyrans,
Ainsi que tous les rois, poursuit tous les brigands !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.